



HAL
open science

Pages choisies. Ethnographie du cahier personnel d'un agriculteur malien

Aïssatou Mbodj-Pouye

► **To cite this version:**

Aïssatou Mbodj-Pouye. Pages choisies. Ethnographie du cahier personnel d'un agriculteur malien. Sociologie et Sociétés, 2008, vol. 40 (n° 2), pp.96-108. halshs-00416205

HAL Id: halshs-00416205

<https://shs.hal.science/halshs-00416205>

Submitted on 13 Sep 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pages choisies. Ethnographie du cahier personnel d'un agriculteur malien.

Article soumis à *Sociologie et sociétés* en février 2008 par :

Aïssatou Mbodj-Pouye

Centre d'Etudes Africaines (EHESS & IRD) & IIAC (EHESS & CNRS)/*Anthropologie de l'écriture*

Résumé.

Cet article propose une analyse du cahier personnel d'un agriculteur malien. L'examen de ce document permet d'observer comment le scripteur a consigné des faits survenus en six ans, en les regroupant par page selon leur espace de référence (domestique, villageois, lointain). Ce cahier s'avère un lieu d'emprunts de modèles (scolaires, professionnels) et de genres (avis de décès notamment). Si des injonctions à écrire motivent certaines notations, comme les naissances, d'autres ne s'expliquent pas aussi aisément. Le cahier, malgré la sobriété des notations, apparaît comme un espace d'expérimentation. La question de ses usages, et du rapport à soi qui s'y élabore, n'est pas entièrement résolue par l'analyse des autres données ethnographiques (entretien et observations). Mais le rappel du contexte du recueil permet de saisir une des significations du cahier comme lieu de présentation de soi comme lettré. Cet article fait ressortir l'enjeu d'un examen minutieux des productions écrites pour l'analyse sociologique.

Version révisée, 22/05/2008.

Pages choisies. Ethnographie du cahier personnel d'un agriculteur malien¹

J'ai acheté une pompe une clé une pince.

dimanche le 19 mars 1998.

une radio Mercredi le 12. Août. 1998.

Jouma Camara est parti ala capital, Mercredi, le 17.2

Cahier de Makan Camara, photo 6.

Du cahier de Makan Camara, j'ai photographié six pages. Ce cahier est tenu par un agriculteur d'un village près de Fana, dans la région cotonnière du Mali. Scolarisé jusqu'en 7^{ème} année, à l'école bilingue franco-bambara du village en premier cycle², puis un an à Fana au second cycle, Makan Camara a occupé plusieurs postes dans l'association villageoise (AV) qui gère localement la production du coton, tenant registres et cahiers collectifs en bambara. Il conserve ce cahier personnel dans une sacoche avec un ancien cahier d'écolier et ses cahiers de magasinier et de secrétaire de l'AV. Suite à un premier entretien en 2002, je suis revenue discuter avec Makan en 2003 et lui ai demandé si je pouvais revoir son cahier ; un peu gêné, il est entré dans sa case et en ressorti avec un cahier où l'encre du bic bleu avait coulé, et dont les pages menaçaient de se coller les unes aux autres : il avait pris l'eau lors du dernier hivernage. Je me suis empressée de solliciter l'autorisation de photographier le document, ce à quoi il a consenti pour ces six pages.

Entre 1996 et 2001, Makan a consigné sur son cahier une série de faits, proches ou lointains, dont il a jugé bon de garder trace : événements familiaux ; décès de personnages publics ;

¹ Je remercie mes collègues de l'équipe « Anthropologie de l'écriture » à l'EHESS ainsi que Marc Aymes et Cécile Grenier, pour leurs relectures exigeantes et bienveillantes. Merci également aux deux relecteurs anonymes de la revue qui m'ont aidé à éclaircir mon propos. Le travail mené en commun avec Cécile Van den Avenne depuis ma thèse a constamment nourri mes recherches, et en particulier l'analyse de ce cahier. Je suis bien sûr infiniment redevable aux scripteurs de ces documents de me les avoir confiés.

² L'organisation du système scolaire malien est la suivante : 6 ans pour le premier cycle (équivalent du primaire français), 3 ans pour le second cycle, 3 ans pour le lycée.

inauguration d'une mosquée ; achats personnels. Souvent, la note se réduit au fait daté, comme dans l'extrait cité en exergue ; parfois, Makan se fait plus prolix, fournissant un complément d'information. En 2002 déjà, le cahier semble à l'abandon, en tout cas hors d'usage, puisque pas une seule notation nouvelle n'y figure

Partir de la scène de la prise en photo de ces pages permet de caractériser d'emblée les matériaux empiriques recueillis : des photos de quelques pages du cahier et des notes d'observation de ce moment, en marge de l'entretien, où Makan donne à voir son cahier et où se négocie la prise en photo des pages. L'enjeu de cet article est de réfléchir aux problèmes qu'un tel cas pose à une ethnographie de l'écriture. Le choix de l'ethnographie a marqué un tournant aussi bien dans l'ethnologie et la sociologie françaises des pratiques d'écriture (Fabre, 1993, 1997) que dans les recherches qui s'inscrivent dans le courant anglo-saxon des *New Literacy Studies* (Street, 1993). Face à des thèses généralisantes sur l'écriture (Goody, 1979), et confrontés à des discours et à des institutions qui visent à mesurer l'alphabétisation ou l'illettrisme (Fraenkel, 1993), l'ethnographie est mobilisée pour appréhender les logiques, plurielles, du recours à l'écrit dans divers contextes. Appliquée à l'écriture, la notion d'ethnographie recouvre toutefois des pratiques d'enquête extrêmement diverses. Dans cet article, je centrerai la discussion sur la place de l'analyse des écrits recueillis dans un contexte d'enquête, prolongeant les analyses de F. Weber sur la pluralité des manières d'envisager l'écrit selon qu'il est pris ou non dans une interaction avec l'ethnographe (Weber, 1993). Ces pages, recueillies au cours d'une enquête de terrain, peuvent faire l'objet de plusieurs approches, qu'il s'agit ici de décliner et d'articuler.

Ce questionnement méthodologique surgit à propos d'une pratique d'écriture singulière. La tenue d'un journal à soi est une pratique dont le développement historique et les formes sont

bien étudiés sur des terrains occidentaux (Lejeune & Bogaert, 2003). Sur les terrains africains, des travaux récents soulignent la spécificité du journal dans des environnements souvent peu alphabétisés, et où l'écriture de soi n'est pas centrée sur une intériorité psychologique (Barber, 2006a). Ces recherches constituent un point d'appui pour mon travail, mais quant à la méthode l'analyse ici proposée s'en distingue, en particulier par l'attention portée au support matériel de l'écriture³. Le cahier, contextualisé par une enquête ethnographique mais non par une observation directe de ses usages, invite l'ethnographe à un traitement comparable à celui qu'un historien met en œuvre quand il part d'un document pour restituer une pratique⁴. Cette approche, qui met provisoirement en suspens l'ethnographie, revient à traiter le cahier comme une archive. Elle permet de dégager l'activité de classement des événements qu'opère le scripteur dans son cahier, nous introduisant à un second sens de la référence à l'archive. Le cahier, aussi fragmentaire soit l'ordre qu'il dessine, se donne comme un recueil organisé de traces de faits passés, ce qu'on peut prendre comme définition minimale de l'archive. L'enjeu de cet article est moins de poser directement la question du statut du cahier comme « archive de soi » pour le scripteur que de réfléchir à l'articulation de ces différents moments de l'enquête : l'analyse du document seul, le recours à l'ethnographie afin de contextualiser une pratique, la réflexion sur la scène de présentation du cahier et de prise de photo.

L'analyse de ces six photos de cahier s'appuie sur une enquête plus large sur les pratiques de l'écrit dans la région cotonnière du sud du Mali⁵. Celle-ci a été menée en recourant à diverses méthodes, et a été progressivement centrée sur un village, celui de Makan. J'y ai mené des entretiens sur les trajectoires d'alphabétisation et les pratiques de l'écrit auprès des villageois

³ Sur ce point, les travaux menés par des historiens ou des paléographes sur des documents comme les livres de raison sont précieux (Petrucci, 1978 ; Tricard, 1988).

⁴ C'est la tâche que R. Chartier assigne à une histoire de la lecture dans son article « Du livre au lire » (Chartier, 1985).

⁵ Ce travail a donné lieu à ma thèse de doctorat (Mbodj-Pouye, 2007). L'enquête a été menée au cours de plusieurs séjours de terrain, d'une durée totale de 8 mois, après un apprentissage du bambara, langue véhiculaire au Mali, à l'INALCO à Paris.

alphabétisés⁶. Parmi les pratiques privées, celle de tenir un cahier à soi est apparue comme récurrente, prenant des formes diverses. Il s'agit de cahiers du format d'un cahier d'écolier, sur lesquels figurent des notations variées : notes agricoles (crédits ou dates de semis), chroniques familiales, comptes, informations entendues à la radio, recettes et formules magiques. Cette diversité de thèmes s'articule à une pluralité de langues (français, bambara, arabe). Parfois, la prise d'écriture s'opère dans l'espace laissé vacant par un autre usage, par exemple la copie d'instructions lors d'une formation agricole. Ces cahiers ont été photographiés, en général à l'occasion d'un entretien avec le scripteur. Les documents ainsi recueillis ont été constitués en un corpus qui comprend environ 400 pages tirées de cahiers tenus par 23 scripteurs. Au sein de ce corpus, le cahier de Makan m'a retenue pour deux raisons : son mode de classement des événements donne à l'analyse du cahier seul un relief particulier ; le caractère lacunaire de la prise de photo rend indispensable la prise en compte du contexte du recueil.

Face à ce cahier, je propose d'adopter trois postures distinctes.

La première consiste à traiter le cahier comme un document à partir duquel reconstituer une pratique d'écriture. Cette démarche s'inspire du traitement que les historiens réservent aux écrits, plus particulièrement d'une approche codicologique dont Jean Hébrard a montré l'intérêt pour appréhender les pratiques contemporaines (Hébrard, 1999).

La deuxième réintroduit l'ethnographie plus large des pratiques de l'écrit afin d'éclairer le mode d'écriture du cahier. Cette approche assure un repérage de ses sources possibles, des pratiques concurrentes et des modèles scripturaux qui sont les ressources de la mise par écrit.

⁶ Le taux d'alphabétisation officiel du Mali est de 19%. Ce taux concorde avec les résultats de mon enquête statistique pour ce village, ce qui en fait une localité plus alphabétisée que la moyenne en milieu rural.

La troisième s'attache au contexte du recueil : l'ethnographie permet là d'articuler la lecture du cahier aux observations lors de cette scène de lecture et de manipulation particulière qu'est la présentation à l'ethnographe.

1. Ce que nous dit le cahier

Sur les photos dont je dispose, toutes les notations concernent des événements passés. La première piste suivie consiste à dégager les procédés de constitution du mémorable : qu'est-ce qui est retenu comme digne d'être noté ? comment les faits sont-ils classés dans ce cahier ?

Considérons tout d'abord le cahier comme un document sinon isolé - l'analyse s'appuiera ponctuellement sur la comparaison avec d'autres cahiers - du moins constitué en matériau principal de l'analyse. Pour remonter de l'écrit à la pratique d'écriture, je propose de suivre un fil, le mode de notation des faits dans le cahier au cours du temps.

Retenir des événements

A parcourir le cahier, une organisation par page, où sont regroupées des notations similaires, ressort⁷.

Le cahier s'ouvre sur un tableau en bambara qui récapitule les sommes reçues par Makan lors des funérailles de son père (ph.1, fig. 1)⁸. Ce tableau indique pour chaque donateur (individu ou groupe) la nature et le montant de sa contribution. Effectuer un don au moment du deuil est socialement requis, mais la contribution n'est pas fixée. Garder trace du montant donné permet que le contre-don soit proportionnel lors d'une occasion de retour ultérieure⁹. Sur cette première page, le coin supérieur gauche porte la mention de la date de cet événement, 1996,

⁷ L'annexe fournit une transcription intégrale des 6 photos du cahier.

⁸ L'ordre de numérotation des photos correspond à un ordre de succession des pages dans le cahier. Cependant plusieurs pages manquent, ce qui empêche de considérer cette numérotation comme une pagination. Plutôt que de tenter une reconstitution de la pagination originale, j'identifie les pages comme autant de photos (ph.).

⁹ La question des moments, rituellement prescrits, où il faut ou non « compter les dons » est traitée dans un article d'A. Bensa sur des « cahiers de coutume » tenus en Nouvelle-Calédonie (Bensa, 2006).

ainsi qu'un paraphe qui lie les initiales de Makan¹⁰. Cette manière de marquer son cahier, de préférence sur des espaces liminaires, est récurrente dans mon corpus.

La marge supérieure est occupée par une phrase en bambara qui précise les circonstances du décès : date, heure et lieu précis, âge du défunt. Cette page présente une unité thématique, autour d'un événement, le décès du père de Makan, qui a été l'occasion d'ouvrir ce cahier. Il semble que le tableau récapitulatif, qui a une visée pratique, constitue le premier usage du cahier, les autres notations, qui engagent davantage le scripteur, intervenant à la marge.

Figure 1

tarata don okutoburu kalo tile 29 san kalo 10. alla yaw
fakidroba ka kalifa mine ala ka shi to san 76 la a
yere ka denbaya la ka 13H wote noyo 14 ye.

1996

nyetoli			ba	no	wari	wari
						hafalen
mamada	jara	fana			40	40
hereta	haw				100	140
musa	jara	fusenibuga			40	180
solomani	keyita	ntekedo			100	250
fardakoromusa	nigatigi	buruma			400	680
sekumoru	samogé				200	880
bakari	turé	sondo			20	900
shaka	banba				20	920
bala	turé	dingekoro			30	950
noma	denké	jéro			30	980

Sur la page photographiée ensuite (ph. 2), figure une notation au bas d'un tableau (sans doute la suite du tableau de la première page). Un énoncé principal consigne le résultat d'une

¹⁰ L'anonymisation s'est faite en respectant les initiales du scripteur. Pour les photos, l'anonymisation a porté sur le nom du village. Les prénoms et noms de familles maliens étant très répandus et à ce titre peu identifiants, je n'ai pas anonymisé les noms propres, en dehors de celui du scripteur.

campagne cotonnière : « Année 96.97. poids. total. 6009 prix total 186.279. »¹¹. Une flèche pointe le terme « année » pour rappeler qu'il s'agit de celle « du déçai de nos père », avec un calque en français de l'usage bambara de la première personne du pluriel. Ici, la mention de l'événement se fait sur le mode de l'incise par rapport à une donnée factuelle, le poids de coton récolté et le prix perçu.

La photo 3 nous situe dans l'espace de la concession¹² : quatre naissances, des épouses et de la belle-sœur du scripteur, et la date d'un de ses mariages, y sont consignés (fig. 2). Pour chacun de ces événements, de 1996 à 2001, le fait est énoncé et daté. L'indication de la date s'effectue d'abord dans le calendrier grégorien, calendrier officiellement en vigueur au Mali, puis dans le calendrier lunaire qui sert de référence concurrente dans l'espace villageois¹³.

¹¹ Les citations sont données dans l'orthographe et la ponctuation originales.

¹² La concession est l'unité résidentielle associée à un groupe de filiation patrilinéaire. Elle ne correspond pas nécessairement à l'unité de production économique telle que la compagnie cotonnière (CMDT) la reconnaît, ni à l'unité de la famille civile qu'objective la possession du carnet de famille.

¹³ Ce calendrier coïncide aujourd'hui, dans la région d'enquête, avec le calendrier lunaire musulman. Il retient toutefois d'un ancien calendrier « bambara », distinct, certains noms de mois qui renvoient à des activités agricoles liées à des saisons, alors que le calendrier lunaire musulman se décale chaque année par rapport au calendrier solaire. La concordance de ce calendrier bambara avec le calendrier lunaire musulman date selon les régions du XIX^e ou du début du XX^e siècle (Delafosse, 1921).

Figure 2

Fanta - a accouché samedi le 28 Décembre
1996 à 16h. s'était le garçon.
sunkalo makoina tile. 18.

n° 2°) Fanta a accouché mardi le 28 août 1997 à 14h
parafin kalo tile et maye
dassu a accouché, Lundi le 14 septembre 1997

Fatumata Kudubali, marinkama
ye, ka junsira kera yama. Ke ka
tile le 12 jan 2000. Parafin kalo tile 7
le soir

Fatima a accouché un garçon Samedi
le 10. 11. 2001 à 5h du matin
sunkalo makoina tile et.

La page qui vient ensuite (ph. 4) est déchirée horizontalement autour de sa moitié et la partie inférieure manque. Sur la partie conservée sont notés deux décès de personnages publics de notoriété internationale (le musicien congolais Pépé Kallé) ou nationale (le marabout Mamadou Coulibaly). Ces nouvelles, entendues à la radio, sont inégalement détaillées : simple notation de la date, en français seulement, et de l'âge du défunt, pour Pépé Kallé ; transposition de la date dans le calendrier lunaire, détails sur le personnage et ses accomplissements, pour le marabout.

La page suivante (ph. 5), verso de la précédente, rapporte également deux événements, locaux cette fois : décès du chef du village ; consécration d'une mosquée du village comme lieu de prière du vendredi, ce qui en fait le point de convergence des habitants des hameaux et villages alentours lors de la prière hebdomadaire.

Enfin, la dernière page (ph. 6), dont le début est donné en exergue, présente un ensemble plus composite : le premier bloc nous situe dans un registre personnel, avec la consignation

d'achats, et d'un événement familial (le voyage d'une parente) ; la notation suivante, difficile à déchiffrer et à comprendre, concerne le décès d'une personne que je n'ai pas identifiée.

Le cahier n'a pas été entièrement photographié, nous y reviendrons. Pour ce premier temps de l'analyse, tenons-nous en aux photos disponibles.

Ce survol du cahier fait ressortir que ce qui est mis en mémoire relève d'échelles différentes, correspondant à des espaces sociaux de référence distincts. Trois pages (ph. 3 à 5) distinguent ainsi trois espaces délimités par deux frontières : celle de la concession et celle du village. L'échelle de la concession (ph. 3) est centrale dans l'organisation du village à la fois socialement en tant qu'unité résidentielle correspondant à l'unité de la famille élargie, et spatialement comme espace clos, ceint d'un mur en banco. L'espace du village (ph. 4) est également circonscrit physiquement et socialement, renvoyant les notations plus lointaines (ph. 5) à un au-delà du milieu d'interconnaissance (des faits de portée nationale ou internationale). Cette pluralité d'espaces recoupe des degrés différents de proximité à soi. Si les notations ne circonscrivent pas une sphère de l'intime, ce qui est en jeu est bien de l'ordre d'un rapport à soi¹⁴.

Pour la plupart des faits la qualification comme « événement » ne fait pas de doute. Pour les décès de personnalités, l'événement est constitué comme tel en amont, par la radio. A l'échelle du village, les deux faits cités sur ce cahier sont aussi consignés sur d'autres cahiers, ce qui confirme qu'il s'agit de points d'ancrage de la mémoire villageoise récente¹⁵. Dans le cas de l'inauguration de la mosquée, la présence d'un journaliste, mentionnée sur le cahier, permet d'ailleurs d'articuler l'événement local à sa médiatisation au-delà. Les faits familiaux retenus sont naissances, décès, mariage : leur statut d'événement est lié aux diverses formes

¹⁴ Je m'inspire de la définition que Michel Foucault donne de cette expression, qui désigne « des formes dans lesquelles on est appelé à se prendre soi-même pour objet de connaissance et domaine d'action » (Foucault, 1984 : 59). Cette définition ne présuppose pas une conception du soi comme une intériorité psychologique ; en cela elle est particulièrement adaptée à notre objet

¹⁵ Cela vaut également à l'oral, où ces événements sont souvent racontés ou évoqués.

de célébration, dont certaines donnent lieu à des écrits, qui leur sont associées. Seules les notations concernant les achats et le voyage d'une parente sont des faits dont l'importance est moins évidente.

Ce cahier présente, sur six ans, un relevé sobre d'événements qui à des échelles diverses sont marquants. Le rappel de la durée sur laquelle s'étendent ces faits donne la mesure du mode sporadique d'écriture. Makan, bien que scolarisé assez longtemps et habitué à écrire pour l'AV, n'est pas un professionnel de l'écrit. Il produit des notations concises (trois énoncés au plus pour un même événement, la mort du marabout détaillée ph. 4), dans des formes souvent éloignées des normes orthographiques et syntaxiques. L'analyse linguistique du cahier révèle l'intrication des langues de l'écrit, bambara et français. L'examen des formes linguistiques permet de faire ressortir le privilège au français, en particulier comme langue de l'énonciation à la première personne¹⁶.

Ces traits de l'écriture, fragmentaire, malhabile, rendent d'autant plus énigmatique le caractère ordonné des notations.

Classer des événements

Comment Makan fait-il correspondre aux différents espaces sociaux identifiés plus haut des pages d'écritures distinctes ? La représentation graphique suivante (tableau 1) permet d'analyser sa pratique sur la durée.

¹⁶ L'analyse du mélange des langues et des interférences orthographiques dans ce cahier est menée dans une autre publication, en collaboration avec C. Van den Avenne (Mbodj-Pouye & Van den Avenne, 2008). Sur les enjeux sociolinguistiques d'une analyse des formes graphiques de l'alternance codique, je me permets de renvoyer à notre article de synthèse (Mbodj-Pouye & Van den Avenne, 2007).

Cette première approche du cahier comme document, telle qu'on pourrait presque la mener sans connaître les contextes d'écriture et de recueil, montre toute la fécondité de l'analyse scrupuleuse de l'écrit pour reconstituer une pratique. Elle permet de dégager un geste de classement dont le scripteur n'a pas fait état en entretien, alors qu'il s'avère central pour comprendre comment sa pratique s'organise sur un temps long. Cependant, cette analyse fait surgir une autre question : pourquoi ces faits-là sont-ils retenus ? qu'est-ce qui justifie l'ouverture de chacune de ces pages ?

Pour répondre à ces questions, il faut réinscrire cette pratique parmi d'autres, au sein d'une culture de l'écrit qui se forge par l'emprunts de genres et la circulation de modèles scripturaux divers, afin d'identifier les appuis dont dispose Makan dans ces opérations de sélection et de classement des événements.

2. Une pratique parmi d'autres : sources et ressources d'une mise en mémoire

Dans ce deuxième moment, l'ethnographie permet de restituer un contexte plus large de pratiques qui éclaire l'écriture des différentes pages du cahier. Ces pratiques associent oral et écrit, selon des figures souvent plus complexes que celle de la transcription de l'oral vers l'écrit.

Pour ce qui est des événements proches, la circulation des informations a lieu de manière privilégiée par oral. Cela n'exclut pas le recours à différents supports écrits, notamment pour la notation des dates, qui requiert au moins un calendrier, nous y reviendrons. Parfois, la prise de note est préalable à l'écriture sur le cahier¹⁸. La radio est la principale source pour les événements lointains : source orale certes, mais il alimentée par des écrits, notamment le courrier des auditeurs et les divers communiqués qui lui sont adressés. Ces circulations et ces

¹⁸ Pour d'autres scripteurs, cette hypothèse est avérée puisque je dispose de versions successives du même écrit sur des supports différents (de l'encoche sur un calendrier à la mise au propre sur un cahier, en passant par l'écriture sur un carnet).

modes de transmissions variés impliquent des moments d'écriture où est mobilisé un ensemble de ressources graphiques.

Ce qui donne prise : modèles, normes, genres

L'écriture des cahiers s'appuie sur des habitudes lettrées constituées par les scripteurs dans différents contextes d'usage de l'écrit. On peut distinguer des modèles graphiques proprement dits (modes de structuration de l'espace graphique, comme le modèle du cahier scolaire), des normes lettrées (dont certaines sont codifiées, comme l'orthographe, d'autre non, comme l'écriture du bambara en script) et des genres scripturaux (des formes discursives historiquement et socialement constituées). Repérer ces différentes références, que l'on peut qualifier de modèles au sens large, permet de saisir la manière dont les scripteurs se les approprient¹⁹. Cela requiert une attention aux différents rapports possibles à ces formes imposées, afin de mesurer « une plus ou moins grande distance avec les modèles proposés par l'institution, sans trancher pour l'instant la question de savoir si cette distance est subie (ignorance des modèles) ou volontaire (refus de modèles connus), si la proximité est familiarité, aisance (...) ou soumission (...) » (Weber, 1995 : 157). Suivre cette proposition engage à joindre au repérage empirique des modèles scripturaux disponibles une qualification du rapport à ces modèles.

Le support du cahier renvoie d'abord à l'univers scolaire et aux modes de structuration de l'espace graphique qui y sont mis en place (Hébrard, 2001). Le cahier de Makan porte la marque de la forme scolaire d'écriture du cahier. Le respect des marges, l'usage du saut de

¹⁹ La notion d'appropriation est empruntée à R. Chartier. Elle « vise une histoire sociale des usages et des interprétations, rapportés à leurs déterminations fondamentales et inscrits dans les pratiques spécifiques qui les construisent » (Chartier, 1996 : 214). Cette définition permet de tenir ensemble l'imposition des modèles et la marge de reprise possible par les acteurs.

ligne pour détacher des paragraphes et le recours fréquent quoique irrégulier aux majuscules cursives sont autant d'indices d'une socialisation scolaire relativement longue²⁰.

Le tableau qui figure sur la première page est également un héritage lointain de la forme scolaire²¹. Il est directement lié aux pratiques comptables qui sont les principales activités d'écriture dans l'AV. L'expression bambara qui apparaît dans la dernière colonne pour le montant agrégé (« wari kafolen ») est typique de la comptabilité en bambara telle qu'elle est enseignée par les formateurs d'alphabétisation. Dans le détail de l'écriture, d'autres influences de cette formation technique à l'écriture du bambara affleurent, comme le recours au script tout en minuscule (notamment au bas de la ph. 4). L'usage du point par Makan, assez déroutant, se rattache probablement aussi à cet univers graphique²².

Ecrire un cahier, qu'il soit personnel ou non, renvoie ainsi à des modèles graphiques et des normes lettrées. En amont de ceux-ci, d'autres formes de présence de l'écrit rendent possibles les pratiques. Pour ce cahier émaillé de dates, la forme calendaire est centrale.

Le calendrier comme référence

Le calendrier ne constitue pas la matrice de l'écriture de ce cahier, comme dans le cas des genres de l'almanach ou de l'agenda²³. Il est cependant indispensable à la datation systématique des événements à laquelle s'astreint Makan.

Le format scolaire de l'écriture de la date en français est régulier : jour de la semaine, article défini, quantième, mois, année. En bambara, la régularité est aussi de mise, même si le

²⁰ Ces considérations s'appuient sur la comparaison avec les cahiers de scribes non scolarisés, passés peu de temps par les sessions d'alphabétisation pour adultes. Ceux-ci s'emparent de l'espace graphique du cahier avec des repères moins solidement constitués.

²¹ Tableau et liste sont les « figures graphiques » par lesquelles se fait de manière privilégiée, selon J. Goody, l'entrée dans l'écrit (Goody, 1979).

²² Comme le rappelle F. Weber, il ne faut pas trop vite conclure au manque de maîtrise des normes lettrées face à des formes qui nous échappent. Il peut s'agir de « conventions plus restreintes, professionnelles ou locales », comme celles qu'elle repère dans un courrier de jardiniers, les habitudes de ponctuation étant particulièrement variables selon les milieux sociaux (Weber, 1993).

²³ Certaines pratiques professionnelles, comme celle d'un ancien moniteur agricole dont j'ai observé le « cahier d'activités », suivent ce mode d'écriture, mais il n'est pas repris dans les cahiers personnels, à la différence de ce qu'observe N. Joly sur les agendas paysans recueillis en Haute-Saône (Joly, 2004).

dispositif est plus complexe, en raison de la transposition d'une date d'un calendrier à l'autre : si Makan réserve le français, langue officielle, au calendrier civil grégorien, en bambara il joue sur les deux références (le bambara sert principalement à introduire la correspondance dans le calendrier lunaire, mais parfois à noter la date dans le calendrier civil)²⁴. La pratique la plus fréquente consiste à donner la concordance du calendrier grégorien au calendrier lunaire, en associant au changement de calendrier l'alternance codique et le fait d'aller à la ligne. Ce processus n'est pas toujours abouti puisque, à deux reprises, le nom exact du mois lunaire n'est pas précisé, Makan usant du terme générique « farafin kalo », *mois africain*²⁵. Cette expression singularise ce calendrier, au rebours du calendrier grégorien qui n'est pas désigné comme tel.

Ainsi, le traitement des deux référents calendaires est asymétrique : le calendrier grégorien est la norme, alors que le calendrier lunaire est un référent second. Or le calendrier grégorien est directement associé au calendrier imprimé que l'on possède, suspendu chez soi où il constitue un des rares éléments de décor, que l'on consulte, et sur lequel on coche des dates et prend des notes. Le calendrier lunaire ne renvoie pas à de tels dispositifs d'objectivation de la mesure du temps²⁶.

Ce qui assure la tenue d'un cahier est ainsi la présence en amont de dispositifs lettrés. Les cultures de l'écrit donnent forme à la pratique de manière plus directe encore par l'intermédiaire de genres et d'injonctions à écrire.

²⁴ Dans deux énoncés en bambara la date est donnée dans le calendrier grégorien, avec un recours à l'emprunt au français, lexicalement intégré (« òkutoburu kalo », *mois d'octobre*, ph. 1 ; « Mè kalo », *mois de mai*, ph. 3).

²⁵ La connaissance approximative du moment du mois lunaire dans lequel on se situe est partagée au village, en revanche le nom du mois dans ce calendrier n'est pas toujours connu.

²⁶ Pour les villageois lettrés en arabe, le calendrier de référence est le calendrier musulman, non seulement pour les jours et les mois, mais aussi pour l'année, décomptée depuis l'Hégire. Dans ce cas, il existe des références écrites au calendrier lunaire.

Le genre de l'avis de décès

Le principal genre discursif repérable dans ces pages est celui de l'avis de décès²⁷. Sa formulation la plus complète apparaît dans les premières lignes, dont voici la traduction :

*mardi le 29 octobre, 10^{ème} mois de l'année, Dieu
a rappelé à lui notre vieux père, qui avait 76 ans,
au sein de sa propre famille, ici à K. [flouté pour anonymiser] à 13H, c'est-à-dire 1H
[ph. 1]*

La formule « alla y'[a] kalifa minè a la », *Dieu[l']a rappelé à lui*, est une expression consacrée en bambara, qui nous situe dans un registre formel. L'ensemble des informations de l'avis de décès figurent ici : date, heure et lieu exacts du décès. Seuls manquent les détails concernant l'enterrement. On retrouve là les éléments de ce genre de l'avis de décès, très présent à l'antenne de la radio locale, qui égrène quotidiennement des litanies de communiqués de décès²⁸. Ces avis sont diffusés à l'antenne à partir d'un support écrit (le communiqué manuscrit adressé à la radio). Ce genre est lié à des usages imprimés dans les journaux²⁹.

Sur les autres pages du cahier, on retrouve une trace de cette forme figée dans la mention systématique de l'âge du défunt, et souvent celle de l'heure du décès, outre la date qui est un trait partagé de la consignation des différents faits.

²⁷ La notion de genre est centrale aux travaux sur l'appropriation de la culture écrite. J. Blommaert la met au centre de sa définition de la catégorie de « grassroots literacies », en particulier à travers son analyse de la reprise des genres de l'autobiographie et de l'histoire par des scripteurs congolais (Blommaert, 2003 & 2008).

²⁸ J'ai vérifié la domination quantitative de l'avis de décès parmi les autres types de communiqués par un dépouillement du courrier reçu à la radio Kolombada (88 avis de décès sur 135 communiqués diffusés du 11 au 21/01/2003).

²⁹ Les phénomènes d'appropriation du genre imprimé de l'avis de décès sont bien connus - cf. par exemple, l'analyse du rôle du « papillon » dans l'annonce du décès en Basse-Normandie (Clastres & Pinton, 1997) ou la description des circuits locaux de production des notices nécrologiques au Ghana (McCaskie, 2006).

Noter les naissances : une injonction à écrire

Si la notation des décès a pour horizon le souci de se doter d'une mémoire de ces faits, la consignation précise des naissances obéit à une injonction plus immédiate, d'ordre administratif.

Au village, le recours à l'état civil est loin d'être généralisé, même si la loi prévoit que toute naissance doit être déclarée dans les trente jours qui suivent³⁰. Pour déclarer un enfant, il fallait, à l'époque des naissances rapportées ici, se rendre à Fana, ville située à 10 km³¹. La plupart des naissances ayant lieu au village, cette formalité, payante de surcroît, était rarement accomplie. Jusqu'à présent, les villageois attendent le moment où disposer d'une pièce d'identité est incontournable (examen de fin d'études primaires, migration, etc.) pour procéder rétrospectivement à la déclaration, par le biais d'un jugement supplétif.

Il faut noter cependant qu'en deçà de la déclaration officielle, les naissances sont enregistrées à différents niveaux : campagnes de vaccination, inscription sur les listes scolaires, décompte des résidents pour calculer l'impôt. A ce titre, il est régulièrement demandé aux villageois de tenir des cahiers locaux d'état civil, qui sans avoir un statut juridique déterminé, n'en font pas moins preuve auprès de certains intervenants extérieurs au village. Dans le village de Makan, un tel cahier a ainsi été tenu, un temps, par le chef administratif du village. Dans ce contexte, la liste de naissances qu'on observe, ici comme sur d'autres cahiers, s'explique par la nécessité de garder la trace des dates de naissances pour être précis lors d'une déclaration ultérieure à l'état civil, ou pour répondre avec exactitude à d'autres demandes éventuelles.

Le statut mixte de cet écrit, entre un modèle officiel, l'acte d'état civil, et une pratique à soi apparaît dans trois traits de cette liste.

³⁰ Loi 87-27 du 16 mars 1987 régissant l'état civil. La loi stipule également que les décès doivent être notés, mais on voit dans le cahier de Makan que la notation des décès ne concerne pas seulement les proches, et ne peut s'expliquer uniquement par cette perspective.

³¹ Depuis 2001, suite à l'instauration des communes rurales dans le cadre du processus de décentralisation, le village voisin (situé à 3 km) dispose d'un bureau d'état civil, guère plus fréquenté du reste.

Tout d'abord, si l'injonction administrative explique la datation de l'événement dans le calendrier civil, la transposition dans le calendrier lunaire suggère d'autres usages. La date de naissance d'un individu, en particulier son jour de naissance, est une information à ne pas divulguer car elle constitue le point d'ancrage possible de pratiques magiques malveillantes. Si aujourd'hui la publicité donnée à la date de naissance dans le calendrier civil, à travers ses usages scolaires et administratifs, rend ces précautions caduques, le détail des circonstances de la naissance reste crucial pour un individu. La présence de la date dans le calendrier lunaire sur ce cahier renvoie sans doute à des usages personnels. Enfin, le mariage, dans le village d'enquête, est rarement célébré civilement. La mention par Makan de la date de son second mariage ne peut s'expliquer par l'horizon d'un usage administratif mais renvoie à un souci plus large de se doter d'un ensemble de références propres.

La forme discursive retenue est également marquée par une pluralité de références. Makan liste en effet les naissances sans consigner le nom de l'enfant, en indiquant simplement le prénom de la mère : « fanta », « 2°) fanta », « dussu », « fatime ». L'usage du prénom renvoie à un milieu d'interconnaissance où le prénom suffit à identifier l'individu. Cependant dans cette série une forme reprend l'usage en vigueur dans l'AV, où pour distinguer les homonymes, nombreux, on les numérote : les deux épouses de Makan portant le même prénom, Fanta, il distingue l'une par son numéro. Mais, dans la dernière notation, il utilise la forme usuelle par laquelle on la désigne dans la famille, Fatime.

Enfin, l'échelle familiale retenue pour cette liste correspond à celle de la concession, associant le foyer de son frère et le sien, malgré la scission de l'exploitation familiale suite à la mort de son père. Si la possession de deux carnets de famille distincts objective cette scission, Makan continue à tenir la chronique d'une famille élargie, respectant l'échelle de la concession qui reste socialement significative. L'écrit est certes l'instrument majeur de l'identification des individus et des familles, mais sa reprise par les scripteurs sur les cahiers peut se faire sur le

mode de l'écart : ici le cahier reconstitue, ou du moins continue de faire exister, une unité familiale qui ne correspond pas aux entités reconnues par les institutions. Face à l'écrit qui identifie et contrôle, il est possible, à la marge, de reprendre la main³².

Ainsi, l'injonction administrative n'épuise pas le sens de ces notations sur le cahier à soi. On voit se dessiner le portrait d'un chef de famille, soucieux de consigner des événements familiaux sur une même page de son cahier, circonscrivant par là une des échelles parmi d'autres auxquelles il se réfère, et à l'intersection desquelles il se situe, par sa pratique d'écriture.

Le cahier, un support plus qu'un modèle

Les modèles repérés jusqu'ici fournissent des modes d'intelligibilité partiels, éclairant certaines pages du cahier. Ils laissent en suspens la pratique d'ensemble que constitue la tenue d'un tel cahier.

Au-delà du modèle graphique de la tenue d'un cahier scolaire, le mode scolaire d'injonction à l'écriture de soi, à travers des exercices comme la rédaction, peut rendre compte de l'aptitude du scripteur à mettre par écrit des données personnelles. Mais cela ne suffit pas à expliquer cette pratique singulière de la tenue d'un cahier personnel par un adulte. De l'univers professionnel des formations agricoles émanent des injonctions spécifiques : ainsi, la tenue d'un carnet d'exploitation, support imprimé comprenant des espaces à remplir, centré sur la gestion de la campagne cotonnière et le suivi des productions vivrières, a été encouragée dans les débuts de l'alphabétisation³³. Mais le rapport entre ces pratiques et la tenue d'un cahier reste distant. L'essentiel semble résider dans la disponibilité d'un support unique, sur lequel on rassemble des notations qu'on sait hétérogènes.

³² L'importance de l'écrit pour « se défendre » face à la parole administrative est pointée par B. Lahire à partir de ses enquêtes sur l'usage de l'écrit dans les milieux populaires français (Lahire, 1998 : 156).

³³ B. Dumont en donne un exemple dans la brochure qui restitue les premières expériences d'alphabétisation fonctionnelle (Dumont, 1973).

Ce trait partagé des cahiers est conforté par l'analyse de leurs modes locaux de désignation, qui fait apparaître qu'il n'y a pas de terme unique, la manière la plus commode de s'y rapporter étant de le désigner en tant qu'objet à soi (« mon cahier », « mon propre cahier »). Si on en dispose à son gré, c'est surtout parce que le cahier est un objet qui n'est soumis, contrairement aux autres cahiers, scolaires ou professionnels, à aucun contrôle, même si on peut le faire circuler auprès de destinataires choisis. Ce statut n'est pas anodin dans un espace domestique où les affaires personnelles se résument souvent à une malle sous un lit, un coin de pièce qu'on investit, une sacoche au mur³⁴. Le cahier est aussi un objet qu'on transporte, qu'on emporte avec soi en migration par exemple.

Cette pratique de tenir un cahier à soi, même récurrente, n'est pas suffisamment cristallisée pour constituer un genre. La même hésitation est repérable dans les récits de vie oraux recueillis au village : l'unicité d'une trame narrative autour de laquelle organiser sa vie ne ressort que dans des cas singuliers (carrière professionnelle ou scolaire fournissant des jalons chronologiques précis). Quelques cahiers s'organisent autour de la mémoire d'un moment ou d'un espace singulier : cahier de « souvenir », titré comme tel, pour un cahier de lycéen ; « histoire des faits qui ont passé » pour une chronique familiale, où le carnet de naissance est un modèle concurrent à celui du registre d'état civil. En l'absence d'une telle référence, la plupart des cahiers ressemblent à celui de Makan, entrecroisant plusieurs fils possibles, sans toujours les distinguer aussi nettement, et reposant sur la seule trame chronologique. Cette absence est aussi une liberté, dont les uns et les autres s'emparent à leur manière³⁵.

³⁴ Les modalités de rangement des papiers méritent à elle seule une étude approfondie, dont les travaux de V. Feschet montrent la richesse (Feschet, 2005).

³⁵ Selon K. Barber, l'invention de formes à la postérité incertaine est un trait caractéristique de l'émergence de la culture écrite en Afrique (Barber, 2006b).

3. Un cahier constitué comme archive dans l'interaction avec l'ethnographe

Le contexte ethnographique que je me propose de réintroduire dans ce dernier temps de l'analyse n'est pas celui de l'écriture du cahier ou de son usage, mais celui de la relation d'enquête au sein de laquelle ce cahier m'a été montré. Ce détour permet d'approcher la manière dont Makan se pose en lettré par ses usages de l'écrit. Rapport à l'ethnographe plus que rapport à soi, mais qui nous renseigne en creux sur la manière dont le scripteur dispose de son cahier.

Ecrire pour soi, face aux autres

Un trait marquant de l'entretien est l'insistance de Makan sur l'importance de l'écriture (« sebenni, nafa b'a la », *l'écriture, c'est important*). Il s'agit là d'un lieu commun des discours villageois, surtout adressés à une étudiante étrangère. Dans son cas, ce discours est corroboré par l'intérêt qu'il manifeste pour mes cahiers, livres et dictionnaires. La lecture qu'il fait d'un manuel de français qu'il retrouve à l'occasion de l'entretien est un moment auquel il prend un vif plaisir.

Détenir un cahier est pour lui un souvenir du temps scolaire, ainsi qu'un geste qui renoue avec ses habitudes professionnelles. Dans les deux cas, il s'agit d'univers sociaux au sein desquels sa position est valorisée, ce qui n'est pas le cas dans des situations ordinaires. Son exploitation est mal équipée en matériel agricole, et ses difficultés économiques se traduisent par un fort endettement et une grande précarité matérielle à chaque période de soudure.

Même à l'échelle de la famille, son statut de lettré le distingue. Il est le seul à tenir une liste des naissances, bien que son grand frère sache écrire (en bambara et en arabe). Ainsi, les notations de Makan, qu'elles assoient sa place au sein d'un espace domestique ou villageois ou qu'elles lui permettent de se situer en référence à des espaces plus lointains, contribuent à forger une identité de lettré qui sans cela resterait fragile dans un contexte social où la

scolarisation et l'alphabétisation donnent de moins en moins accès à un statut professionnel ou social reconnu.

Lire son cahier ?

Pourtant, le cahier ne semble pas régulièrement consulté. Il ne fait pas non plus l'objet du soin méticuleux auquel on pourrait s'attendre. Pour certains documents, comme les registres et cahiers collectifs de l'AV, empilés dans des cartons par le premier secrétaire du village, la référence à l'archive décrit adéquatement les gestes qui entourent ces objets, destinés à être conservés dans la durée. Le cahier de Makan est conservé dans la sacoche qui contient les quelques livres et cahiers qu'il détient, mais il a pris l'eau, et paraît non seulement hors d'usage mais à l'abandon. Si Makan semble ravi de le feuilleter avec moi, rien n'assure que ce parcours du cahier renvoie à un usage qu'il en a, ni que le type de lecture, page à page, que nous en avons eu, coïncide avec celui qu'il en a quand il s'y réfère, si cela lui arrive encore. Des usages du cahier, l'essentiel nous échappe ici.

Reste le dispositif de la lecture commentée par le scripteur de son cahier, situation provoquée par l'enquête mais dont l'analyse peut être féconde. Cette lecture commentée est en effet une occasion d'observation, permettant par exemple de repérer l'écart entre ce qui est montré et ce qui est commenté, ou, comme ici, entre ce qui est photographié et ce qui ne l'est pas.

Des pages qui manquent

Du cahier aux pages photographiées, une distorsion s'introduit : la focalisation des notations sur les événements passés est un effet du contrôle par le scripteur de la prise de photos. Dans l'interaction ethnographique le cahier est bien constitué en archive : comme un recueil d'événements passés, sur lesquels le cahier offre une vue d'ensemble.

Le cahier n'a pas été pris entièrement en photo, pour deux raisons. Tout d'abord, ce cahier étant un des premiers que j'ai photographiés, je n'avais pas systématisé à ce stade la prise en photo intégrale cadrée sur l'ensemble de la page, n'ayant pas encore mesuré l'intérêt de ce dispositif³⁶. Deuxièmement, la prise de photo s'est toujours effectuée avec l'accord du scripteur, et auprès de Makan j'ai essuyé deux refus. Le premier concerne une page où il a consigné des dettes qu'il a contractées (relevé numérique accompagné d'un total titré : « ma dette »), ainsi que le compte des dépenses concernant une maladie (« pour ma maladie, j'ai dépensé... »). Ce premier refus n'a pas été explicité par Makan et peut être interprété de deux manières : pudeur à dévoiler des éléments qui témoignent de la précarité de sa situation matérielle ou souci de cantonner les pages prises à des événements passés. En revanche, le second est explicitement motivé par ce souhait. Il porte sur une page où il a effectué le calcul prévisionnel de ce qui serait nécessaire à l'établissement d'une radio au village. Makan m'a expliqué que ce projet, conçu avec un ami, n'avait pas encore abouti. Il m'a confié en riant qu'il me laisserait photographier cette page une fois l'entreprise menée à bien. L'unité des pages photographiées est donc construite dans l'interaction par ce choix qu'opère Makan et qui fait des pages de son cahier que nous avons une archive.

Conclusion

Ce parcours à travers le cahier de Makan témoigne de la richesse de l'écrit produit par les enquêtés comme source pour l'analyse.

S'arrêter sur le cahier, comme un document, permet de dégager des aspects de la pratique que le scripteur ne met pas en avant dans la description qu'il en donne, et de mettre au jour le principe de classement des événements qui préside à leur écriture. Situer ce cahier à l'intersection de plusieurs cultures de l'écrit donne la mesure des emprunts et circulations

³⁶ En fin d'enquête, j'ai pris le parti inverse : il peut s'avérer utile de disposer, au sein d'une série, de photos apparemment vides d'information, telle une double page vierge, s'il s'agit de reconstituer le processus d'écriture d'un cahier entamé par les deux bouts.

culturelles auxquelles certaines pages doivent leur forme, en même temps que le cahier apparaît comme lieu d'expérimentation, en l'absence d'un modèle unique de l'écriture de soi. Enfin, restituer le contexte de l'entretien permet de comprendre, à travers les lacunes de la prise de photo, le statut que Makan a assigné à son cahier dans le contexte de l'interaction avec l'ethnographe.

L'idée du cahier comme archive est féconde par les déplacements qu'elle permet d'opérer, en posant à chaque fois la question du lieu où situer l'acte d'archiver. A l'abord, on croit tenir avec le cahier le condensé brut d'une vie, dont on n'aurait qu'à écrire l'histoire, l'archive se situant en amont, comme un « dépôt de soi ». Mais cette posture est illusoire, car elle manque l'activité de classement qu'opère Makan, et que l'analyse du cahier permet de saisir. L'hypothèse est alors que le cahier est déjà une archive, archive de soi, conçue comme telle par le scripteur. Sur ce point, la saisie des usages du cahier est insuffisante pour étayer pleinement cette hypothèse. Le retour sur la scène de présentation du cahier par ce scripteur et la négociation autour des photos à prendre, et celles à ne pas prendre, montre que, dans cette interaction en tout cas, le cahier a pris ce statut.

Transversal à ce questionnement, le fil qui nous a guidé est celui de la matérialité du cahier. La forme codicologique et l'unité de la page ressortent comme essentiels dans la manière dont Makan s'est emparé de son cahier. L'unité de notations hétérogènes tient à ce qu'elles figurent sur un objet à soi. Enfin, l'analyse de l'interaction amène à revenir sur une scène singulière de lecture du cahier : les documents dont on dispose ne sont que les pages que Makan a choisies. Le cahier est devenu une archive un temps seulement : c'est là un de ses usages, parmi d'autres sans doute.

Bibliographie

- BARBER, K. (ed.) (2006a), *Africa's Hidden Histories : Everyday Literacy and Making the Self*,
Bloomington, Indiana University Press.
- BARBER, K. (2006b), « Writing, genre, and a schoolmaster's invention in the Yoruba
provinces » in BARBER K. (ed.), *Africa's Hidden Histories : Everyday Literacy and
Making the Self*, Bloomington, Indiana University Press, p. 385-415.
- BENSA, A. (2006), « Compter les dons. Echanges non marchands et pratiques comptables en
Nouvelle-Calédonie kanak contemporaine » in COQUERY N., F. MENANT et F. WEBER
(dir.) *Écrire, compter, mesurer*, Paris, Presses de la rue d'Ulm, p. 65-85.
- BLOMMAERT, J. (2003), « Orthopraxy, writing and identity : shaping lives through borrowed
genres in Congo » *Pragmatics* 13 (1), p. 33-48.
- BLOMMAERT, J. (2008), *Grassroots Literacy. Writing, Identity and Voice in Central Africa*
London, Routledge.
- CHARTIER, R. (1985), « Du livre au lire » in CHARTIER R. (dir.), *Pratiques de la lecture*,
Marseille, Rivages, p. 79-113.
- CHARTIER, R. (1996) *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIV^{ème}-XVIII^{ème} siècle)*
Pratiques d'écriture, Paris, Albin Michel.
- CLASTRES, H. PINTON, S. (1997), « La tournée des voisins. L'annonce du décès en Basse
Normandie », in FABRE D. (dir.), *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*,
Paris, Maison des sciences de l'homme, p. 343-359.
- DUMONT, B. (1973) *L'alphabétisation fonctionnelle au Mali : une formation pour le
développement*, Paris, Unesco.
- DELAFOSSÉ, M. (1921), « L'année agricole et le calendrier soudanais », *L'Anthropologie*, tome
31, p. 105-113.
- FABRE, D. (dir.) (1993), *Ecritures ordinaires*, Paris, P.O.L., Centre Georges-Pompidou, BPI.

- FABRE, D. (dir.) (1997), *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Paris, Maison des sciences de l'homme.
- FESCHET V. (2005), « Textes et contextes. Les lieux de la mémoire dans les maisons ubayennes », *Sociétés & Représentations*, n°19, avril 2005, p. 15-32.
- FOUCAULT, M. (1984,) *Histoire de la sexualité 3. Le souci de soi*, Paris, Gallimard.
- FRAENKEL, B. (dir.) (1993), *Illettrismes. Variations historiques et anthropologiques*, Paris, BPI.
- GOODY, J. (1979 [1977]), *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minuit.
- HEBRARD, J. (1999), « Tenir un journal. L'écriture personnelle et ses supports », *Cahiers IRTM*, n°20, p. 9-50.
- HEBRARD, J. (2001), « Por uma bibliografia material das escritas ordinárias : o espaço gráfico do caderno escolar (França, séculos XIX e XX) », *Revista Brasileira de História da Educação*, 1, janeiro/junho, p. 115-142.
- JOLY, N. (2004), « Ecrire l'événement : le travail agricole mis en mémoire », *Sociologie du travail*, 46 (4), p. 511-527.
- LAHIRE, B. (1998), *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan.
- LEJEUNE, P. et BOGAERT, C. (2003), *Un journal à soi* Paris, Textuel.
- MBODJ-POUYE, A. (2007), *Des cahiers au village. Socialisations à l'écrit et pratiques d'écriture dans la région cotonnière du sud du Mali*, Doctorat de sociologie et anthropologie (Université Lumière-Lyon 2), sous la direction de LAHIRE B.
<http://demeter.univ-lyon2.fr/sdx/theses/lyon2/2007/mbodj_a>
- MBODJ-POUYE, A. & VAN DEN AVENNE, C. (2007), « "C'est bambara et français mélangés". Analyser des écrits plurilingues à partir du cas de cahiers villageois recueillis au Mali », *Langage et société*, n°120, (juin 2007), p. 99-127.

- MBODJ-POUYE, A. & VAN DEN AVENNE, C. (2008), « Comment les langues se mélangent-elles à l'écrit ? Pratiques actuelles de deux agriculteurs passés par une école bilingue (franco-bambara) au Mali », in BROCK-UTNE B. et I. SKATTUM (eds.) *Languages and Education in Africa*, Oxford, Symposium Books.
- McCASKIE, T. (2006), « Writing, Reading, and Printing Death : Obituaries and Commemoration in Asante » in *Africa's Hidden Histories : Everyday Literacy and Making the Self* BARBER Karin, ed., Bloomington, Indiana University Press, p. 341-384.
- PETRUCCI, A. (1978), « Scrittura, alfabetismo ed educazione grafica nella Roma del primo Cinquecento. Da un libretto di conti de Maddalena pizzicarola in Trastevere » *Scrittura e Civiltà*, 2, p. 163-208.
- STREET, B. ed. (1993). *Cross-cultural approaches to literacy*, Cambridge, Cambridge University Press.
- TRICARD, J. (1988), « Qu'est-ce qu'un livre de raison limousin du XVe siècle ? » *Journal des savants*, juillet-décembre, p. 263-276.
- WEBER, F. (1993), « L'ethnographe et les scribes populaires : quelques remarques sur l'écriture comme interaction et comme compétence », *Enquête*, Cahier n°8, (septembre), p. 159-189.
- WEBER, F. (1995), « La lettre et les lettres : codes graphiques, compétences sociales. Des outils pour l'analyse des écritures ordinaires », *Genèses*, 18 (janv. 1995), p.152-165.

Annexe. Transcription intégrale des pages photographiées du cahier de Makan

Note sur la transcription

La mise en forme est conservée pour ce qui est des sauts de ligne. Les passages écrits dans la marge sont indiqués comme tels. L'orthographe est respectée, pour le français comme pour le bambara de même que la ponctuation³⁷.

Les principales ratures sont indiquées mais pas les taches ou les surlignages.

Les espaces sont indiqués approximativement, faute de pouvoir suivre la grande variabilité de l'écriture manuscrite. Les majuscules ne sont pas toujours aisées à identifier, j'ai reporté celles qui apparaissaient nettement comme telles. La différence script/cursive aurait été encore plus hasardeuse à rendre, elle n'est pas indiquée.

Il s'agit ici d'une transcription de travail, pour le détail de l'apparence graphique le lecteur est invité à se reporter aux deux photos qui figurent dans le texte. Les crochets [] indiquent des indications concernant la transcription.

Les passages en bambara sont traduits, à l'exception de la transposition quasi-systématique de la date dans le calendrier lunaire bambara, analysée ci-dessus en partie 2. Les passages originaux sont encadrés par le signe //, la traduction suit, en italiques.

Photo 1.

[Haut d'une page comportant un tableau rempli]

[Dans la marge supérieure, coin gauche :] MC [paraphe avec majuscules cursives] 1996

[Dans la marge supérieure, au centre :]

//tarata don òkutoburu kalo tile 29 San kalo 10. alla yan

fakòròba ka kalifa minè a la ka shi to san 76 la a

³⁷ La police *Bambara Sil Doulos* utilisée dans cet article pour les transcriptions du bambara a été développée par le LLACAN (UMR 8135, CNRS). L'orthographe suivie par le scripteur s'écarte de l'orthographe officielle du bambara. On repère un recours préférentiel à l'orthographe d'avant 1982 (en particulier, voyelles ouvertes ò et è, plutôt que o et e), ainsi que de nombreuses interférences orthographiques entre bambara et français (Mbodj-Pouye & Van den Avenne, 2008).

yèrè ka denbaya la k [flouté pour anonymiser] 13H waati n'o ye 1H ye//

mardi le 29 octobre, 10^{ème} mois de l'année, Dieu

a rappelé à lui notre vieux père, qui avait 76 ans,

au sein de sa propre famille, ici à K [flouté pour anonymiser]. à 13H, c'est-à-dire 1H

nyefoli	ba	nyò	warije	wari kafolen
mamadu jara fana			40	+ 40
kèrèlakaw			100	140
musa jara fusenibugu			40	180
solomani keyita ntekedo (?)			100	280
farakoromusanigatigi burama			400	680
sekumòru sanògò			200	880
bakari ture sondo			20	900
shaka banba			20	920
bala turé dinyèkòrò			30	950
noma denkè jèrò			20	970

nyefoli : *explication* ; ba : *chèvre* ; nyò : *mil* ; warije : *argent liquide* ; wari kafolen : *argent additionné (montant agrégé)*.

[La première colonne comporte une liste de noms individuels ou collectifs]

Photo 2.

[Bas d'une page comportant un tableau à 4-5 colonnes, non remplies]

Année 96.97. poids. total. 6009 prix total 186.279.

[flèche pointant « Année »] du déçai de nos père.

Photo 3.

fanta - a acoucher,samedi le 28 Descembre

1996 a [rature] 16h. s'était le garçon.

sunkalo mankònò tile . 18.

2°) [dans la marge] .fanta a acoucher Mardi le 26 août 1997 à 1[coupé par la photo]

farafin kalo tile 21. n'oye

dussu a acouché, Lundi le 14 septembre 199[coupé par la photo]³⁸

//fatumata Kulubali, maninka mus[coupé - on peut reconstituer « muso », *femme*]

ye, ka furusiri kèra juma. Mè kal[coupé - on peut reconstituer « kalo », mois]

tile 12 san 2000. farafin kalo tile 7//

fatumata Kulubali, femme maninka

son mariage a eu lieu vendredi le 12 Mai

de l'an 2000. le 7 du mois africain

le soir

fatime à acoucher un garçon Samedi

le 10.11.2001 à 5 h du matin

sunkalo mankònò tile 24.

Photo 4.

vendredi le 21 Février 1997.

pépéCalé est mort Samedi le 27.Novembre

1998. al hag [rature] de 46 ans

El hage Mamadou hakili douman q uon appelle

Mamadou Coulibaly est mort, Vendredi le 11

Decembre 1998 a 5h du Matin

//Sunkalo mankònò tile 22 al hage de 16 [76?] ans.

kaladens ma. 10000 nikò. a sara ka kalan-

³⁸ Saut de ligne dans l'original.

dens 1000. a dens 40. a ye sans 54 kè

kalannenden kalan la.//

Le 22 du mois « sounkalo mankonon » à l'âge de 16 [76?] ans.

ses élèves, plus de 10 000 personnes. il mourut

alors que 1 000 élèves. ses enfants 40. il a passé 54 ans

à enseigner à des élèves.

Photo 5.

[NB les deux premières lignes se terminent sur la page de droite, au-delà de la reliure]

le chef du village de K [flouté pour anonymiser] qui s'appelle

Baba Coulibaly est mort, Lundi le 13 Janvier

1998 à 0h al hajd de 81 an

sunkalo tile 14³⁹.

//K[flouté pour anonymiser] Juma misiri dayèlèta, sankalo

7-tile 10. 1998

arajo so mògò min tun bè yanotunye

MadouDiarra ye//

La mosquée du vendredi de K. a été inaugurée le 10 juillet

[litt. 7^{ème} mois de l'année] 1998

La personne de la radio qui était ici, c'était

Madou Diarra.

Photo 6.

³⁹ Saut de ligne dans l'original.

[dans la marge supérieure centrale, une opération est posée]

J ai acheté une pompe une clé une pince.

dimanche le 19 mars 1998.

une radio Mercredi le 12. Août. 1998.

Jouma Camara est parti ala capital, Mercredi, le 17.²⁴⁰

ngouloufyèna [nom partiellement raturé] adama bleu moeur

balafon, mort Dimanche le 19

Mars 2000. aladj de 42 ans.

5h du matin.

Seliba Kalo tile 12.

⁴⁰ Saut de ligne dans l'original.